

LES CRIMES DES PRÉTENDANTS, LA MAISON D'ULYSSE ET LES FESTINS DE L'ODYSSÉE

INTRODUCTION

Les prétendants sont, dans l'*Odyssée*, les «méchants du conte»¹. On leur applique tous les mots qui peuvent désigner des fautes ou flétrir des excès : on rappelle leurs «fautes» (*hyperbasiè*), on les traite de «criminels» (*aleitès*), on condamne leur caractère «excessif» (*hyperphialos* et *hyperènoreôn*), leur «violence outrageuse» (*hubris* etc...), leur «orgueil insensé» (*atasthalos* etc...) et leur «impudence» (*anaidès*); on dénonce leurs «actes infâmes» (*aiskhea*) et «contraires à toutes les règles» (*aeikea*)². Les prétendants, qui ne tiennent aucun compte de cette «règle de convenance» (*standard of appropriateness*) dont A.A. Long a montré l'importance capitale dans la morale homérique³, sont étrangers à l'*aidôs*, ne se soucient guère de la *dikè* et de la *themis* et ne craignent pas plus le «blâme» (*nemesis*) des hommes que la «colère» (*mènis*) des dieux⁴. Ils peuvent donc aisément apparaître comme le type même des «êtres violents (*hubristès*) et sauvages (*agrios*)» qu'Ulysse oppose, dans une formule qui réapparaît à trois reprises dans l'*Odyssée*⁵, aux «justes (*dikaïos*) qui savent craindre les dieux (*theoudès*) et accueillir les hôtes (*philoxeinos*)».

Les crimes des prétendants sont inséparables de la maison d'Ulysse qui leur sert de cadre. C'est pratiquement toujours «dans la (belle) maison d'Ulysse» (par ex. en 1.227 s.) ou «dans la grande salle» (par ex. en 16.93 s.) qu'on nous montre les prétendants préparer ou accomplir leurs forfaits.

Mais à la différence de la grande salle (*megaron*), la maison (*oikos*) n'est pas seulement un lieu : *oikos* renvoie autant et plus qu'à la réalité matérielle du palais à la collectivité qui l'habite et «dénote un cercle d'appartenance sociale», comme l'a bien montré E. Benveniste⁶. Ce mot englobe aussi bien l'épouse et le fils d'Ulysse, ses hôtes éventuels, ses serviteurs et ses servantes que l'ensemble des biens matériels, meubles et immeubles, qui constituent le patrimoine du héros. C'est pourquoi la description des violences des prétendants unit étroitement les atteintes aux biens

(«le vin que l'on puise», «le pain que l'on mange» et «le bétail que l'on égorge») et les outrages infligés aux personnes («les hôtes qu'on brutalise» ou «les servantes que l'on maltraite») ⁷. Souvent même, la maison d'Ulysse est l'unique victime des prétendants qui l'épuisent» (*trukhein* par exemple en 1.248), voire la «mettent en pièces» (*diarraiein* en 2.48 s.). De manière significative ce verbe est d'ailleurs appliqué ailleurs à la «destruction» de Télémaque projetée par les prétendants ⁸.

A travers sa «maison», c'est évidemment le maître qui est atteint dans ses prérogatives familiales et sociales. Manquer de respect à Télémaque, à Pénélope ou à la fidèle Euryclée, c'est manquer de respect à Ulysse lui-même ⁹. Prétendre «régir» (*koiranein*, 13.377; 20.234) son palais de son vivant et «contre la volonté» (*aekèti*, 3.213, 16.94) exprime de son héritier légitime, en s'appuyant sur la qualité de «régent» (*koiranos*, par exemple en 1.247) d'Ithaque ou des îles avoisinantes, c'est traiter un bien privé en «domaine public» (*dèmios*: 3.82, 4.314, 30.264s.), donc en anéantir socialement le maître.

Tous les crimes des prétendants se résument donc à un seul, la destruction de la maison d'Ulysse ¹⁰. Cette destruction, qui est évoquée abstraitement par des verbes comme léser (*kèdein*, 23.9), ravager (*keirein* ou *katakeirein* en 1.378 etc.), perdre (*ollunai* en 1.377 etc.), détruire (*phthinuthein* ou *minuthein* en 1.250 etc.), est aussi décrite très concrètement en termes de consommation alimentaire avec des verbes comme manger ou boire ¹¹, voire même dévorer. Quand Eurymaque affirme, au chant II, que «les richesses d'Ulysse seront lamentablement dévorées» (v. 203), il emploie en effet le verbe *bibròskein*, qui renvoie toujours chez Homère à des animaux comme des lions qui dévorent leur proie ou des serpents qui se repaissent de drogues funestes, et sert une fois à décrire le festin de cannibale d'Héra, qui voudrait «dévorer tout crus» Priam, ses fils et tous les Troyens ¹². De même *dardaptein*, qu'Eumée et Télémaque emploient successivement pour évoquer les prétendants qui «mettent en pièces» les biens d'Ulysse en 14.92 et 16.315 ne se retrouve qu'une seule fois dans l'*Iliade*, dans une image où des «chacals mangeurs de chairs crues... mettent en pièces un cerf» (11.479).

Mais quand on parle dans l'*Odyssée* des prétendants qui «mangent» ou qui «dévorent» la maison d'Ulysse, il ne s'agit pas d'une simple image. Les prétendants ne cessent en effet de manger et on passe aisément de la métaphore à sa réalisation concrète. La «dévoration» de la maison ne fait qu'un avec les festins des prétendants qui «passent leurs journées à immoler bœufs, moutons et chèvres grasses et à boire le vin aux sombres feux pour rien» ¹³. La déperdition de substance de la maison se traduit tout au long du poème par l'évocation du pain que les prétendants mangent, du vin qu'ils puisent dans les jarres et qu'ils boivent, et des troupeaux qu'on amène au palais pour qu'ils les égorgent ¹⁴.

Ce dernier thème occupe dans l'*Odyssée* une grande place, ce qui n'a rien d'étonnant dans une société où le bétail constitue la richesse par excellence. On sait en effet que le terme *probaton*, qui désigne le bétail, n'est jamais que la spécialisation d'un terme générique qui oppose les biens meubles et «tout ce qui avance» à «tout ce qui git» (*keimèlia*) ¹⁵. La description que fait Eumée des richesses d'Ulysse au chant XIV (v. 96-104) témoigne elle aussi de la confusion de la richesse

avec la possession du bétail. Il faudrait enfin citer tous les passages qui montrent que chez Homère la tête de bétail constitue l'étalon de valeur le plus employé et qu'on évalue en bœufs les femmes, les armes, les trépieds ou le montant d'une compensation¹⁶.

En fait, dans «le monde d'Ulysse», tout peut se traduire en termes de bœufs que l'on amène ou que l'on emporte. Remporter la victoire, c'est d'abord pousser devant soi les bœufs et les grasses brebis de l'adversaire en 20.49-51. Faire sa cour à une femme noble comme il convient, c'est aussi «amener des bœufs et des moutons gras pour régaler ses parents» (18.278-279).

On comprend donc que la destruction d'une maison se dise à plusieurs reprises¹⁷ en termes de destruction de bétail et que les prétendants soient d'abord ceux qui ruinent les troupeaux. Quand ils sont mentionnés pour la première fois au vers 91 du chant I, on indique qu'«ils tuent chaque jour les troupeaux de moutons et de vaches cornues à la démarche torse» et la première image qu'on a d'eux les montre «assis sur les cuirs des taureaux abattus de leurs mains» (1.106).

Rien n'impose mieux l'image d'une maison qui se vide peu à peu de sa substance que la mention ou le spectacle des cortèges d'animaux que l'on mène chaque jour au palais pour les festins des prétendants.

Le motif est introduit au chant XIV. Les déprédations des prétendants s'inscrivent en effet en creux dans une description qui montre un troupeau où les mâles sont bien moins nombreux que les femelles, «car les divins prétendants en diminuaient le nombre par leurs festins et chaque jour le porcher leur envoyait le plus gras de ses cochons» (v. 17-19)¹⁸.

Il réapparaît au chant XVIII. La description du troisième festin s'ouvre en effet aux vers 170-171 sur le tableau de l'arrivée des troupeaux qu'on amène des champs, de toutes parts. Et l'on retrouve la même insistance sur la qualité des bêtes sacrifiées avec la présentation de Mélanthios qui amène «ses chèvres les plus belles» (v. 213-214).

Il est développé avec le plus d'éclat et d'insistance au chant XX, au début du quatrième (et dernier) festin. Il y est en effet repris trois fois. On voit d'abord arriver le porcher qui mène «trois cochons, les meilleurs du troupeau» (v. 163), puis le chevrier qui mène à son tour «les plus belles chèvres de ses troupeaux» (v. 174). Enfin, en troisième, arrive Philoitios, le chef des bouviers qui amène «une chèvre stérile avec des chèvres grasses» (v. 186).

Il se prolonge enfin ironiquement au chant XXI, avec l'ordre d'Antinoos, qui demande au chevrier d'amener pour le lendemain «les plus belles chèvres de ses troupeaux» (v. 266), et même au chant XXII, avec les sarcasmes d'Eumée qui, après avoir solidement attaché Mélanthios, lui rappelle l'ordre que lui avait donné Antinoos (v. 197-199).

La mise en œuvre d'un «art de la fugue» qui se traduit par la réapparition insistante de formules ou de quasi-formules (seuls varient en effet le nom de l'animal et, parallèlement, le nom de celui qui l'amène) sert ainsi à rendre sensible l'importance des déprédations commises par les prétendants.